

NOUVELLES ORIENTALES **UNE GUIRLANDE DE COMPARAISONS**

par Marthe PEYROUX (Paris)

Marguerite Yourcenar portant une appréciation sur les dons stylistiques de Virginia Woolf en signalait un, “mystérieux, celui de transfigurer la réalité”, car, nous dit sa traductrice :

La petite fille qui regardait dans la brume du soir anglais les bateaux de pêche regagner le port savait déjà, comme cette Rhoda de *Vagues* pour laquelle elle a utilisé ses souvenirs, que les voiles des barques au coucher du soleil sont autant de pétales de fleurs, et que les pétales de fleurs emportés à la surface d'un ruisseau par un jour d'orage sont très authentiquement des barques^[1].

Marguerite Yourcenar jouissait, à son tour, de cette facilité à établir des rapprochements entre le monde des impressions qui frappaient ses sens et la somme des images qui peuplaient sa mémoire.

Elle conféra ce pouvoir de substituer à la réalité sensible des images inédites, expressives et prenantes au peintre Wang-Fô et à son serviteur, Ling, qui parvint à découvrir autour de lui les représentations neuves que son maître en faisait jaillir. Compagnon attentif et comme envoûté, il métamorphose des impressions banales en des schèmes originaux, réfractaires au conventionnel, autrement dit poétiques.

Par exemple, grâce au regard magique du vieux peintre, Ling “connut [...] l'exquise roseur des taches de vin parsemant les nappes comme des pétales fanés”^[2] (p. 13). Il “apprit avec surprise que les murs de sa maison n'étaient pas rouges, comme il l'avait cru, mais qu'ils avaient la couleur d'une orange prête à pourrir” (p. 13). Il découvrit aussi dans “la forme délicate d'un arbuste”

[1] *En pèlerin et en étranger*, Paris, Gallimard, 1989, p. 110.

[2] La pagination, au long du texte, renvoie à *Nouvelles orientales*, Paris, Gallimard, 1963.

l'attitude penchée d'"une jeune femme qui laisse sécher ses cheveux" (p. 13). Il jouit d'une perception neuve, une espèce de don de double vue, l'art de voir, confondues avec la réalité, des images d'une esthétique originale et inattendue.

La romancière aimait à dire que "la forme", le style propre à chaque artiste naît à son insu et demeure un mystère. En relisant ses premiers livres, elle en critiqua sévèrement la manière jugée "trop ornée". Ce reproche qui apparaît plusieurs fois dans ses entretiens avec Matthieu Galey serait imputable à une tendance innée de sa plume et peut-être encore à une influence diffuse exercée par "Barrès, mais aussi par tant d'autres, par Suarès par exemple, par tous les peintres et poètes baroques de l'Italie"^[3].

Consternée devant cet abus d'ornementation, Marguerite Yourcenar a récrit en partie *Nouvelles orientales*, ramenant le décor rhétorique à de plus justes proportions. Les comparaisons continuent cependant d'y foisonner, jamais superflues ni lassantes. Tantôt leur présence ajoute à la magie des spectacles, tantôt elles confèrent un réalisme brutal et puissant à des scènes pathétiques ou odieuses.

L'écrivain introduit ses similitudes au moyen de l'un ou l'autre des trois liens suivants :

- la conjonction de comparaison *comme*,
- le verbe *ressembler* et, une seule fois, *comparer*,
- l'adjectif qualificatif *pareil* et, une seule fois, *semblable*.

La conjonction domine, insoucieuse de se répéter jusqu'à six fois dans un paragraphe long de deux douzaines de lignes. 74 % environ des pages de *Nouvelles orientales* contiennent une à cinq occurrences de comparaisons figuratives, les seules que nous examinons ici, comparaisons qui comprennent un *comparé*, "L'épouse de Ling", un prédicat commun, "était frêle", un outil grammatical comparatif, "comme" et un *comparant* "un roseau" (p. 12).

Une anthologie de cette figure rhétorique permet de déterminer la variété de ses composants. La plupart d'entre eux sont caractérisés par leur brièveté ; un substantif suffit pour signaler une correspondance. Les comparaisons fusent alors avec une joyeuse facilité. "L'épouse de Ling était frêle comme un roseau,

[3] *Les Yeux ouverts*, Paris, Le Centurion, 1980, p. 47.

enfantine comme du lait, douce comme la salive, salée comme les larmes” (p. 12). Wang-Fô prosterné devant le Dragon Céleste le supplie humblement : “Je suis vieux, je suis pauvre, je suis faible. Tu es comme l’été ; je suis comme l’hiver” (p. 18). La narratrice cumule les procédés superposant une antithèse au trope^[4] comparatif. Elle récidive décrivant la bouche de la déesse Kâli, “chaude comme la vie” et ses yeux “profonds comme la mort” (p. 121). L’harmonie du rythme binaire permet de mieux entendre les comparaisons. Kostis le brigand de grand chemin s’est attiré la haine des paysans du village. Avant de le saisir “ils l’avaient traqué comme un loup et forcé comme un sanglier” (p. 105). L’image de chacune des deux tactiques est incluse dans un octosyllabe.

Parfois les comparaisons ne s’élèvent pas au-delà du cliché : “les soldats tremblèrent comme des femmes” (p. 17) ou bien il est demandé à Marko de se battre “comme un homme” (p. 134). En revanche, elles s’en démarquent nettement lorsque le comparant accompagné d’un adjectif qualificatif gagne en précision. C’est ainsi qu’une interjection satisfaite et une insulte violemment méprisante flagellent Marko qui feint de ne plus respirer : “— Allah ! Il est mort comme une taupe pourrie, comme un chien crevé” (p. 37). La duplication aide à étancher la soif de vengeance.

À d’autres moments, c’est un nom complément qui vient préciser la portée de la comparaison. Il arrive alors que cette ornementation descriptive s’amplifie grâce à un balancement syntaxique gracieux, une reprise rythmique parfaite en deux hexamètres agrémentés de légères consonances vocaliques. Pour vérifier ces dires, rappelons le drame de la Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent et revisitons le prince Genghi. Sur son lit de mort, il évoque le souvenir des femmes qui l’ont le plus charmé ; hélas ! sa dernière maîtresse n’est pas nommée. Outrée de cet oubli, la “Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent se jeta sur le sol en hurlant au mépris de toute retenue ; ses larmes salées dévastaient ses joues comme une pluie d’orage, et ses cheveux arrachés par poignées s’envolaient comme de la bourre de soie” (p. 75).

[4] Figure par laquelle un terme ou une expression sont détournés de leur sens propre.